

DISSERTATION

N° 27.

SUR

LE CHOLÉRA-MORBUS;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris,
le 14 février 1831, pour obtenir le grade de Docteur en
médecine ;

PAR A. - T. CHARPENTIER FILS, né à Montreuil-sur-Mer,

Département du Pas-de-Calais ;

Bachelier ès-lettres et ès-sciences.

*Ego liberam medicinam profiteor, nec ab antiquis sum,
nec à novis ; utrosque, ubi veritatem colunt, sequor
Judicium et observatio, medicinæ fons.*

BAGLIVI.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1831.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. DUBOIS, Doyen.

Anatomie.....

Physiologie.....

Chimie médicale.....

Physique médicale.....

Histoire naturelle médicale.....

Pharmacie.....

Hygiène.....

Pathologie chirurgicale.....

Pathologie médicale.....

Opérations et appareils.....

Thérapeutique et matière médicale.....

Médecine légale.....

Accouchemens, maladies des femmes en couches et
des enfans nouveau-nés.....

Clinique médicale.....

Clinique chirurgicale.....

Clinique d'accouchemens.....

MESSIEURS.

CRUVEILHIER, *Examineur.*

ORFILA.

DEYEUX.

DES GENETTES, *Examineur.*

MARJOLIN, *Examineur.*

ROUX.

DUMÉRIL.

ANDRAL.

RICHERAND.

ALIBERT, *Président.*

ADELON.

MOREAU.

LEROUX.

FOUQUIER.

CHOMEL.

BOYER.

DUBOIS.

DUPUYTREN, *Suppléant.*

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

MESSIEURS

BAUDELLOCQUE, *Examineur.*

BAYLE, *Examineur.*

BÉRARD.

BLANDIN.

BOUILLAUD.

BOUVIER.

BRIQUET.

BRONGNIART.

CLOQUET.

COTTEREAU.

DANCE.

DEVERGIE.

MESSIEURS

DUBLED.

DUBOIS.

GERDY.

GIBERT.

HATIN.

LISFRANC.

MARTIN SOLON.

PIORRY.

ROCHOUX.

SANDRAS.

TROUSSEAU, *Suppléant.*

VELPEAU.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.

A MON PÈRE,

ET

A MA MÈRE.

Amour et respect !

A MONSIEUR GILLET,

Notaire honoraire de Paris.

Faible témoignage de la plus vive reconnaissance.

A.-T. CHARPENTIER.

MA MON PÈRE,

ET

MA MÈRE.

Avec le respect

A MONSIEUR GILLET.

Notaire honoraire de Paris.

Le plus vif témoignage de la plus vive reconnaissance.

A. T. CHARPENTIER

DISSERTATION

SUR

LE CHOLÉRA-MORBUS.

ON s'accorde en général, en Europe, à donner le nom de *cholera-morbus* à l'affection formidable qui, depuis quelque temps surtout, répand la terreur sur le globe entier, et sur l'étude de laquelle on ne saurait trop attirer la sollicitude des amis de la science et de l'humanité. Ce qui doit exciter particulièrement leurs travaux, leurs recherches, c'est que les annales de la science ne présentent rien de bien satisfaisant sur un sujet aussi grave, aussi important. En effet, si nous compulsions les traités de médecine anciens et modernes; si ensuite, de peur d'omissions dans cette recherche pénible et difficile, nous consultons les nosologues de divers temps, de divers pays, lesquels nosologues ont dû faire une étude approfondie des ouvrages de tous leurs devanciers, comme de tous ceux de leurs contemporains, nous ne trouvons que divergence déplorable, incertitude rebutante relativement à un point qu'il serait si essentiel de fixer. Et cela pourquoi? Parce que de bonnes observations particulières ont manqué à tous ces auteurs.

Sans un certain nombre d'histoires isolées, recueillies, sans influences d'idées préconçues, avec le plus grand soin, dans toutes les

contrées de la terre, racontées avec bonne foi et exposées dans leurs plus grands détails, on ne peut établir d'une manière invariable les caractères distinctifs fondamentaux, et s'élever avec certitude et sécurité à une histoire générale de la maladie. Si, au contraire, on possède une nombreuse collection de faits individuels, tels que je les demande, et si on rapproche tous ceux qui ont une exacte analogie, il découlera alors de ce faisceau des résultats dont la certitude sera peu susceptible d'être contestée. C'est une semblable collection, ce sont de pareils résultats qu'il nous faudrait pour déchirer le voile qui couvre un chapitre si important de la science, et pour fixer les médecins de tous les pays sur le diagnostic et la nature de la maladie appelée vulgairement *choléra - morbus*. Mais malheureusement cette ressource a manqué à tous les médecins qui ont écrit sur cette matière, et ce n'est pas sans raison que *Cullen* se plaint qu'aucun auteur n'ait bien traité ce sujet *ex-professo*. Faisons donc des vœux pour que les véritables observateurs que les circonstances favorisent portent toute leur attention et leur méditation sur tous les faits de ce genre à leur portée; et les apportent à la masse commune en assez grand nombre pour que les inductions qui en sortiront aient le caractère de généralité qui en fait un principe, pour que les conclusions rigoureuses qu'on en tirera aient force d'axiome. Ce sera servir la vérité, la science et l'humanité. Mais que ces hommes prévenus par certains systèmes exclusifs se gardent bien d'apporter leur tribut, la vérité les fuit : tout ce qu'ils cherchent à peindre se dénature sous leur pinceau; on dirait que la maladie ne pose pour ces individus que d'un seul côté, et qu'elle ne fait saillir pour eux que certains symptômes souvent bien secondaires.

Remarquons toutefois que ce n'est pas seulement le fait nu de la maladie qu'il faut considérer; après l'avoir bien isolé, par l'analyse, pour en opérer l'évidence, il faut rétablir tous ses rapports importants, il faut éclairer le corps matériel du délit (si j'ose me servir de cette expression), en rapprochant les circonstances diverses qui doivent avoir quelque influence sur lui, comme causes prédis-

posantes, excitantes, déterminantes, comme agent thérapeutique, ou comme agent modificateur de toute espèce. Cette étude de l'enchaînement réciproque de tous les faits accessoires pourra nous conduire sur la voie de la nature du fait principal.

De tous les auteurs, mémoires, recueils périodiques que j'ai consultés pour fixer mon opinion sur tout ce qui peut avoir rapport à cette étrange maladie, je me plais à citer les *Annales maritimes* : aucun ne m'a offert plus de notions précieuses et intéressantes, et surtout le n^o. de décembre 1824, qui contient un mémoire sur le choléra-morbus de l'Inde, dont l'auteur est M. *Kéraudren*, inspecteur-général du service de santé de la marine, et par conséquent à portée d'être parfaitement bien instruit sur ce sujet ; on y trouve rassemblées de nombreuses observations particulières recueillies dans l'Inde, à l'île de Bourbon, à Pondichéry, etc., etc., et sur les vaisseaux français naviguant dans les mers de l'Asie, par des médecins français, notamment par MM. *Saint-Yves, Lefèvre, Gravier, Michel*, etc.

Avant d'entrer dans l'histoire générale de la maladie, je crois que c'est ici le lieu de rapporter un cas très-intéressant de cette terrible affection, cas dont j'ai été le témoin, qui a failli m'enlever mon père, et qui a dans le temps été rapporté par lui d'une manière d'autant plus fidèle que son corps était encore tout ému des secousses qu'il venait d'éprouver au moment où il l'a décrit ; il dit :

« Le 11 septembre 1828, à dix heures du soir, je fus pris d'un
« sentiment de froid dans toute l'enveloppe du corps ; je ressentis su-
« bitement une tension pénible à l'épigastre, et en même temps le
« mouvement de quelques borborygmes dans le canal intestinal. Un
« petit verre de liqueur des îles qu'on m'offrit, et que j'acceptai sur-
« le-champ, calma ou plutôt voila ces symptômes pendant un quart
« d'heure. Alors les borborygmes étaient bien plus nombreux et plus
« sensibles, la tension de l'épigastre extrêmement marquée et telle-
« ment douloureuse, que déjà elle m'arrachait des cris, et que, dans
« l'intention de soulager cette douleur insupportable, je demandai

« un lavement avec la plus grande instance. Ce lavement, promptement préparé et administré, eut sur-le-champ pour résultat des déjections alvines très-liquides et extrêmement copieuses, et en même temps un adoucissement bien marqué à mes douleurs abdominales; je me crus alors entièrement débarrassé et guéri. Mais bientôt une nouvelle tension douloureuse à l'épigastre se fit sentir en s'accompagnant de tranchées, et j'éprouvai tout de suite de nouveaux besoins d'aller à la garde-robe. Les déjections déjà n'avaient plus que l'apparence de mucosités, et devenaient de plus en plus claires. Comme ces selles continuaient à se succéder fréquemment, et qu'elles s'accompagnaient d'un sentiment d'ardeur de plus en plus prononcé dans les intestins, je me crus atteint de la dysenterie. Cette idée devait se présenter naturellement à moi, qui, dans la soirée même, avais visité pour la première fois, cette année, plusieurs personnes prises de la dysenterie, que favorisait d'ailleurs la température régnante, et qui m'étais exposé aux causes de la dysenterie; car les jours précédens j'avais fait des exercices très-fatigans, exposé à l'alternative du chaud et du froid, et après avoir couru et sué toute la journée même du 11 septembre, je revenais, le soir, ayant mes vêtemens entièrement imprégnés de rosée.

« Mais les selles se succédèrent avec une telle rapidité, qu'il n'y avait pas deux minutes d'intervalle entr'elles, et que je ne trouvais le temps de me livrer à aucun instant de repos, ni même de prendre quelque boisson. Malgré leur fréquence, les déjections étaient toujours extrêmement copieuses; elles étaient sans odeur, limpides et claires comme du vin blanc bien décanté, ou plutôt comme une décoction de gomme arabique qu'on aurait filtrée. Il me devint évident que ce n'était point là la dysenterie.

« Depuis dix heures du soir jusqu'à trois heures du matin, j'étais allé cent dix-neuf fois à la selle. Je sentais mes forces s'épuiser; toute la région des reins et des lombes était dans un état de lassitude extrêmement pénible.

« A ce moment, toute l'enveloppe cutanée éprouvait un sentiment

« de froid extrême : alors survint un état d'anxiété extraordinaire ;
 « des nausées, des éructations, des hoquets marquèrent le début
 « d'un vomissement d'une nature fâcheuse. Je vomis avec des an-
 « goisses inexprimables, et telles que je n'ai jamais rien senti de sem-
 « blable, ni dans les vomissemens assez fréquens que m'occasionait
 « autrefois la migraine, ni dans ceux causés par une indigestion,
 « ni dans les vomissemens spontanés des fièvres, et bien moins en-
 « core dans ceux procurés par l'émétique. Je faisais des efforts inouis ;
 « et, chose que je ne connaissais pas encore, j'eus à endurer alors
 « les plus affreuses souffrances de crampes dans le bras gauche, et
 « surtout dans tout le membre gauche abdominal, y compris les
 « orteils.

« La voix se trouva bientôt considérablement altérée, et par la ré-
 « pétition des cris que m'arrachait la douleur des crampes, et pro-
 « bablement aussi par un spasme du larynx ; car je ne pouvais m'ex-
 « primer que par des sons saccadés, par monosyllabes, ou par des
 « phrases extrêmement courtes.

« L'émission de l'urine, qui, dans l'état de santé, est chez moi très-
 « fréquente et abondante, fut supprimée dès l'invasion, et continua
 « à l'être.

« Les liquides expulsés par les vomissemens contenaient, dans les
 « premiers, quelques portions d'alimens ; mais ensuite ils furent
 « toujours mucilagineux et clairs, présentant les mêmes caractères
 « physiques que ceux des déjections, qui furent complètement sup-
 « primées quand le vomissement fut devenu continu. Ces liquides
 « avaient une saveur analogue à celle du raisin.

« L'absence de la bile était évidente dans cette matière mucoso-
 « sucrée. Cette absence de la bile tenait-elle à la constriction spasmo-
 « dique d'une partie de l'estomac, du pylore, ou de la portion du
 « duodénum comprise entre le pylore et le canal cholédoque, ou
 « même à l'occlusion spasmodique de ce dernier canal, ce qui expli-
 « querait aussi l'absence de bile que j'avais remarquée dans les dé-

« jections ? Ou bien la sécrétion bilieuse , comme la sécrétion urinaire , était-elle totalement supprimée ?

« Au milieu des causes violentes qui agitèrent mon pauvre corps , je conservai toujours la plus grande lucidité et tranquillité d'esprit.

« Je m'imaginai que la saveur douceâtre tenait à l'eau de riz sucrée que je prenais pour toute médication ; je fis supprimer le sucre , la saveur resta la même ; je fis ensuite supprimer l'eau de riz , et la saveur ne changea encore rien. Je voulus sucer quelques grains de raisin , et les nausées et les efforts de vomissement redoublèrent.

« J'avais les lèvres , la bouche , l'arrière-bouche dans une ardeur dévorante. La limonade ayant semblé augmenter ce sentiment , je me contentai d'humecter ces parties avec de l'eau très-fraîche. »

(Alors : usage infructueux , quoiqu'à doses fortes et rapprochées , d'une potion composée d'eau de menthe , d'éther et de laudanum ; des frictions , faites avec la main appuyée fortement sur l'épigastre , diminuent de beaucoup les douleurs , sans arrêter la violence du vomissement.)

« Il était alors midi : quatorze heures s'étaient écoulées depuis le commencement du dévoiement , et neuf heures depuis celui du vomissement ; j'étais dans un grand accablement ; on me trouvait les traits altérés ; je n'avais presque plus de voix ; la peau était glaciaie ; le pouls fréquent , extrêmement petit , mais toujours très-régulier , ce qui m'excitait à soutenir mon courage. »

Essai de la potion antiémétique de *Rivière* ; développement d'un peu de chaleur , suite de l'effervescence ; suspension momentanée des vomissemens , mais qui bientôt ont lieu d'autant plus abondans qu'ils ont plus tardé à s'opérer. Administration d'un lavement fait de bouillon de viande et de fécule de pommes de terre , dans l'intention de pourvoir un peu à la perte des forces. Retour à l'emploi réitéré de l'opium , sous forme d'extrait gommeux , par pilules de deux grains , qui sont rejetées avant que d'être entièrement fondues ; ce dernier médicament eut cependant pour effet de procurer un peu de sommeil ,

souvent interrompu par de brusques vomissemens ; mais le meilleur résultat fut un peu de chaleur et de moiteur, que le malade chercha à entretenir.

Toutefois , le 12 septembre , à dix heures du soir , le vomissement continue , les forces s'affaissent de plus en plus. Le malade , en explorant son ventre , croit reconnaître une constriction spasmodique spéciale , un pelotonnement de l'estomac en plusieurs lobes , lequel se modifie à chaque vomissement. La portion inférieure du canal intestinal est inerte , vide , même de flatuosités qui y abondent dans l'état de santé. L'idée d'un vaste emplâtre d'opium est prise , puis abandonnée avec raison ; les vésicatoires , les moxas , la cautérisation par l'acide sulfurique , le feu , etc. , sont des moyens que le malade se propose , sans oser compter assez sur leur efficacité pour s'y arrêter. Bientôt il ne voit plus qu'une ancre de salut , c'est l'émétique employé à doses fortes et répétées ; mais d'abord il cherche à vider complètement l'estomac par des titillations à l'arrière-bouche , puis il avale un grain (un demi-grain dans les cas ordinaires le fait vomir quarante et cinquante fois) de tartrate antimonié de potasse avec deux grains d'opium gommeux , pour ne pas revomir trop tôt ; au bout d'un quart d'heure , pendant lequel il avait dormi , il prend encore un grain d'opium gommeux , et après dix minutes il se fit mettre en son séant , et ne tarda pas à éprouver un nouveau vomissement. Il dit alors :

« Tout d'un coup je vomis une très-grande quantité de matières
 « muqueuses , et cela sans avoir éprouvé les nausées si fatigantes ,
 « et les convulsions qui , auparavant , précédaient le vomissement ,
 « et sans ressentir les terribles crampes. Dans ce nouveau mode de
 « vomissement par l'émétique , je sentis un changement si singulier ,
 « que je me regardais comme dans une espèce de béatitude ; je sen-
 « tais une détente générale ; j'en conclus que le spasme était tout
 « à fait résolu. Le dernier effort de ce vomissement me fit expulser
 « des matières de même nature , mais beaucoup plus consistantes.
 « Une sueur générale se manifesta. »

(Cependant le malade voyant que les boissons qu'il prenait continuaient à être rejetées , quoiqu'il eût pris une nouvelle dose d'émétique et d'opium , chercha à rétablir le mouvement péristaltique de tout le canal intestinal par un lavement rendu irritant avec le sel d'*Epsom*. Peu de temps après des vents circulèrent , et dès-lors toute communication fut rétablie ; la maladie avait disparu.

Un régime sévère , une alimentation bien appropriée conduisirent en quelques jours la convalescence à son terme.

Les urines ne reparurent que le troisième jour , et d'abord en très-petite quantité ; le cinquième jour cette sécrétion se rétablit complètement.

Maintenant , pour rendre complet l'extrait que je veux faire de cette observation , je terminerai en indiquant les causes qui ont pu préparer et déterminer la maladie ; on trouve : tempérament lymphatico-sanguin , habitation prolongée dans une contrée basse et marécageuse ; empâtement muqueux , inertie de tout le canal intestinal , digestions habituellement laborieuses par défaut de sécrétion biliaire , appétit dérégulé , habitude de malaise par un temps chaud et calme , abus du café ; telles sont les causes éloignées. Puis nous trouvons parmi les causes plus récentes citées par l'auteur : la constitution atmosphérique chaude et humide qui régnait alors , un calme parfait alternant avec un vent du sud ou sud-est ; épidémie d'affections muqueuses ayant le plus grand rapport avec le choléra-morbus , exposition successive de l'ardeur solaire du jour au froid humide de la nuit , excès redoublés d'exercice , surtout à cheval ; la veille de la maladie , vêtemens pénétrés par l'eau pluviale , le corps étant couvert d'une sueur abondante ; le 11 septembre , nouvelle suppression de la sueur.

A cette même époque , le choléra-morbus a sévi , mais sporadiquement , sur divers individus dans différens points de la France , sur les rives de la Garonne , sur celles de la Loire , dans les environs de Nantes et d'Indret ; sur celles de l'Yonne , je citerai un de mes oncles qui en a été atteint au même moment :

Quoique cette observation soit déjà très-longue , je regrette que le

peu d'étendue de cette thèse m'ait obligé de n'en présenter qu'un extrait, tant les détails en sont tous intéressans. Cette affection, éprouvée par mon père, a une analogie frappante, sous tous les rapports, avec le choléra-morbus des pays orientaux; elle en résume presque toutes les circonstances intéressantes; c'est ce qu'il nous sera facile de voir plus bas, et ce que mon père avait d'ailleurs prouvé par des recherches qu'il avait jointes à cette observation, recherches que je regrette encore de ne pouvoir reproduire ici, mais où je puiserai des documens précieux pour la suite de cette thèse.

Tous les noms donnés par les auteurs à la maladie que j'étudie dans ce moment me paraissent impropres et mauvais, surtout en faisant préjuger la nature inconnue de cette affection, et bien plus encore en indiquant des symptômes qui, le plus souvent, n'existent pas; c'est ainsi qu'on l'a dénommée *choléra*, *choléra-morbus*, *diarrhœa cholericæ*, *passio cholericæ*, *choléré*, *choléracie*, etc. En 1600, lorsque le choléra-morbus envahit toute l'Europe, on le baptisa du nom vulgaire de *trousse-galant*. Les Indiens l'appellent *mordechi* (selon les uns *mort de chien*, selon d'autres *coup de la mort*); et les Arabes, dans leur langue, plus poétique, lui donnent le nom pittoresque d'*el'howa*, qui signifie *l'ouragan*, mot qui peint bien l'état de tourmente auquel se trouve livrée toute l'économie dans ce cas.

Cette maladie a été différemment classée, selon que les nosologues l'ont envisagée différemment.

Exposé des causes prédisposantes, excitantes et déterminantes du choléra-morbus sporadique, comme du choléra-morbus endémique, comme du choléra-morbus épidémique. Les histoires particulières que nous sommes parvenus à nous procurer, et qui étaient accompagnées de recherches sur les circonstances qui ont précédé la maladie, nous ont donné lieu de reconnaître de plus en plus que, partout où le choléra-morbus se déclare l'effet des causes prédisposantes consiste essentiellement dans une altération plus ou moins avancée qui s'est effectuée peu à peu dans les facultés vitales du canal alimentaire, dans toute son étendue ou seu-

lement dans une de ses principales divisions, altération qui produit un dérangement plus ou moins marqué dans les fonctions de cet organe. Ce dérangement consiste principalement dans un état d'aberration ou d'excès dans la sécrétion importante dont est chargé la membrane muqueuse; ou bien dans les modifications que présente l'organe alimentaire dans sa sensibilité et sa motilité, modifications qui caractérisent toutes les formes d'affections de ce canal que les nosographes renferment dans le titre générique de *névroses*. Le choléra-morbus, que tant de rapports rattachent à cette classe, peut bien, comme *Cullen* l'a fait, y être placé; et alors sa violence doit le faire regarder comme le plus haut degré des névroses des voies alimentaires. Ces affections, comme le choléra, ont assez fréquemment pour phénomènes sympathiques des crampes, des céphalalgies, un sentiment de froid à l'enveloppe cutanée, quelque trouble dans l'action de la vessie.

Eu égard au choléra-morbus, on peut donner le nom de *diathèse* à l'existence de quelques-unes de ces affections chez différens individus où elle tient à une foule de causes plus ou moins anciennes, où elle est en général le résultat de l'infraction aux lois de l'hygiène, d'un séjour prolongé dans des lieux humides et marécageux, d'atteintes de fièvres intermittentes, etc. Le petit nombre d'individus présentant dans nos contrées cette diathèse (nerveuse gastro-intestinale), est une des raisons pour lesquelles le choléra-morbus ne peut y être que rare ou sporadique.

Cette diathèse est, au contraire, extrêmement fréquente dans certains pays, surtout ceux les plus rapprochés de l'équateur, ou qui, quoique assez éloignés de cette ligne, éprouvent souvent, en raison de leur position topographique dans des lieux enfoncés, vaseux, sablonneux, et surtout abrités des courans d'air les plus salutaires, éprouvent, dans certains mois de l'année, des événemens météoriques qui exercent une influence fâcheuse sur le système nerveux en général, et en particulier sur celui des appareils digestif et cutané. Ce qui rend cette diathèse si commune, et en quelque sorte popu-

laire, ce sont les habitudes des peuples, en contravention ouverte avec les lois de l'hygiène. C'est ainsi que dans l'Orient, et en particulier sur les bords fangeux et brûlans du Gange, d'où, dit-on, le choléra-morbus tire son origine, parmi la population de la basse classe, les habitudes générales qui favorisent cette disposition sont : régime exclusivement végétal imposé par la religion, emploi presque universel du riz, dont la qualité est mauvaise dans certaines années (le choléra-morbus a toujours été épidémique dans les années de mauvaises récoltes ; sa cause tient-elle à cette circonstance, ou à la constitution atmosphérique qui l'a amenée ?) ; sophistication par le commerce de l'huile (de Palma-Christi) qui sert d'assaisonnement ; excès d'aromates et épices pour relever la fadeur des mets, repas nécessairement trop copieux, en raison de leur rareté et du peu de principes nutritifs contenus dans les alimens ; chez les uns, abstinence du vin, défendu par le Koran ; chez d'autres, abus de certaines boissons du pays ; chez tous usage en excès à l'intérieur de l'eau fangeuse du Gange ; immersions ou bains fréquens dans ce fleuve le corps étant tout en sueur ; défaut de vêtemens et d'abris, entraînant par conséquent la suppression souvent répétée d'une transpiration abondante ; joignez à cela tous les inconvéniens de la malpropreté et de la débauche d'une classe abrutie par la misère, l'asservissement, l'ignorance et les préjugés de la superstition. Ainsi la classe indigente, qui se trouve exposée à toutes ces influences fâcheuses, doit, d'après cela, réunir le plus de conditions pour contracter le plus souvent le choléra-morbus, c'est ce qui arrive.

Les individus des classes supérieures sont aussi pris quelquefois du choléra-morbus ; ils sont sous l'empire de causes qui ne sont pas les mêmes, il est vrai, mais qui amènent les mêmes résultats : c'est ordinairement l'intempérance sous toutes ses formes.

Ces faits, d'une observation générale, se représentent partout où le choléra-morbus a exercé ses ravages. Quand ce ne sont pas des faits identiques, ce sont des faits analogues qui produisent les mêmes résultats en Europe comme en Asie. C'est ce que l'on remarque par-

ticulièrement en Grèce, où le peuple est malheureux, mal vêtu, mal logé, mal nourri, et où des maladies meurtrières, et malheureusement trop souvent le choléra-morbus, apparaissent, dès que le souffle journalier de l'Imbat (qui se dirige de l'ouest à l'est) cesse (en juillet et août) de renouveler l'air ambiant, et de rendre l'atmosphère favorable à l'exercice des fonctions de la vie. Voilà ce que tous les médecins anglais, français ou autres, témoins de ces épidémies, ont signalé partout.

C'est ce que l'on trouve aussi en Russie ; et si, dans ce moment, par suite de causes atmosphériques particulières, le choléra-morbus y fait de grands ravages, ce fait ne doit pas nous étonner ; car, dans la nombreuse classe du peuple, la constitution des individus est d'autant plus préparée à en recevoir les atteintes que les causes prédisposantes y sont excessivement nombreuses et actives. Ce malheureux peuple de serfs vit habituellement de pain très-noir, de choux à demi-fermentés, de *cacha* (espèce de sarrasin grossièrement concassé et bouilli dans l'eau, à laquelle on ajoute de mauvaise huile), de beaucoup de champignons frais ou secs aussi bouillis dans l'eau, d'ognons en abondance, de poisson salé ou fumé, et quelquefois d'un peu de viande, mais c'est de celle de porc. Il boit du *kvasse*, boisson faite avec de la farine d'orge bouillie dans l'eau et fermentée à l'air libre. Il abuse avec fureur d'une mauvaise eau-de-vie de grain fort désagréable ; aussi les fêtes et dimanches (très-nombreux en Russie) ne voit-on dans les villages presque que des gens ivres. Les maisons sont pour la plupart de misérables cabanes en bois, sans étage, au milieu desquelles se trouve un four sur lequel couche pêle-mêle toute la famille ; il s'exhale de ces habitations une odeur extrêmement pénible à supporter pour les personnes qui n'y sont pas habituées. Ce peuple est naturellement sale et rongé de vermine ; cependant il fait un fréquent usage de bains de vapeurs ; mais cet usage même devient pernicieux pour lui par l'habitude qu'il a d'aller se tremper dans l'eau froide ou se rouler dans la neige en sortant de là le corps tout en sueur : cet usage, souvent renouvelé, a une telle influence sur la constitution

des individus de ce pays , qu'on prétend qu'il y rend prématurée la puberté chez les femmes , et qu'il entraîne chez elles une flaccidité très-grande des chairs , etc. La constitution atmosphérique y est très-variable. Quant à la classe aisée , elle y est à peu près comme sa correspondante dans les autres pays.

Le major anglais M. *Digby-Mackworth*, homme très-instruit , qui a publié des détails très-curieux sur l'épidémie qui a moissonné cinq à six millions d'individus (de 1817 à 1822 inclusivement), a recueilli un très-grand nombre d'observations des chirurgiens répandus dans le pays , avec qui il correspondait de toutes parts , d'où il résulte que dans les possessions anglaises de l'Inde , les soldats , nourris convenablement , bien vêtus , couchés la nuit dans des lieux clos , et ne faisant d'autres exercices que ceux déterminés par des règles sages basées sur l'expérience des lieux , ont infiniment moins souffert des ravages de l'épidémie que les indigènes et autres anciens habitans du pays.

On a généralement remarqué que les gens de couleurs , et parmi ceux-ci les plus faibles , sont plus fréquemment atteints que les blancs ; c'est probablement parce qu'ils sont exposés à plus de causes mal-faisantes.

On a noté aussi que les professions qui exigeaient que l'on fût exposé à de grandes chaleurs de feux ou de fourneaux , telles que la cuisine , les métiers de forgerons , de serruriers , etc. , disposaient aux atteintes du choléra-morbus , etc.

Venons aux causes prédisposantes , prochaines ou excitantes. Les observateurs exacts , témoins de ces déplorables calamités , se sont en général accordés à remarquer que , lorsque l'atmosphère était surchargée de fluide électrique , lorsque le temps était lourd , lorsque l'air ne subissait aucune agitation ou seulement celle qui lui est communiquée par certains vents venant de déserts brûlés par le soleil , ou de plaines sablonneuses également ardentes , ou de grandes étendues de terrains volcanisés , se sont , dis-je , accordés à remarquer que , sous l'influence de tels événemens météoriques , les névroses

gastro-intestinales étaient bientôt portées à leur extrême degré. La prédisposition alors est tellement prochaine de la maladie, que la moindre action de la cause occasionnelle suffit pour la faire éclater : cette cause occasionnelle, ici comme partout ailleurs, paraît être celle qui supprime subitement la transpiration.

L'immense quantité d'individus que le choléra-morbus attaque à la fois dans les contrées qu'il vient envahir épidémiquement doit nous faire présumer une cause spéciale qui agit de la manière la plus forte sur tous les individus en même temps. Cette cause ne peut se trouver que dans une disposition particulière de l'atmosphère, disposition météorique qui nous échappe, mais qui cependant paraît être marquée par un calme complet ou par un vent particulier qui vient causer une anxiété toute particulière sur tous les individus : ce ne peut pas être, comme quelques personnes l'ont avancé, l'existence seule de nuits très-froides succédant à des jours très-chauds ; car à la Guyane, pays extrêmement humide, et au Brésil, où il est impossible de rencontrer cette condition d'une manière plus prononcée, on ne voit jamais le choléra-morbus régner épidémiquement, mais, en revanche, la dysenterie et les fièvres n'y sont pas rares.

Les nouvelles recherches faites dans l'Asie centrale, les faits produits dernièrement à l'Institut par l'illustre M. de Humbolt viennent confirmer l'opinion d'une disposition, d'une modification particulière dans l'atmosphère. D'après ces nouveaux documens, il est à peu près certain que le choléra-morbus épidémique de l'Asie et même des lieux d'une latitude plus polaire que la nôtre, comme Orembourg et Moscou, est causé par des courans d'air devenus malfaisans par leur passage sur les terrains d'une immense étendue du centre de l'Asie qui sont couverts de volcans anciens ou nouveaux, éteints ou en ignition. C'est l'arrivée d'un tel courant, un changement particulier survenu dans l'atmosphère, dit M. de Humbolt, qui a développé instantanément le choléra-morbus épidémique à Orembourg, assertion beaucoup plus vraisemblable que l'opinion ultra-alarmannte de ceux

qui pensent qu'il a été apporté par une caravane. Cette dernière opinion ne me paraît pas plus fondée que celle qui fait faire de prétendus voyages au choléra-morbus : si cette maladie paraît dans plusieurs lieux , dans les uns après les autres , cela tient à ce que les saisons ou les révolutions atmosphériques analogues n'ont pas lieu dans les mêmes époques de l'année , dans les lieux qui ont des positions différentes sur le globe.

Exposé des faits essentiels dont se compose la maladie appelée vulgairement choléra-morbus , provenant de l'analyse d'un grand nombre d'observations recueillies presque partout où s'est montrée cette terrible affection. Point de prodromes ou signes précurseurs, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à une céphalalgie qui quelquefois précède l'invasion.

Irruption subite, marquée en même temps et par un sentiment de froid glacial à la peau et par un sentiment d'ardeur dans le canal intestinal. Bientôt, tension simultanée ou successive de l'estomac et des intestins avec anxiété extrême , puis déjections et vomissemens également simultanés ou successifs, accompagnés de douleurs atroces, qui mettent presque tout le corps en état de convulsion. Dès le début, les matières rendues sont variables quant à leur couleur et à leur consistance, mais elles ne tardent pas à devenir liquides et incolores le plus ordinairement ; les vomissemens et déjections simultanés sont plus dangereux que lorsqu'ils sont successifs. Contraction de toute la face , bouche béante , yeux secs et égarés ; sensation d'une espèce de voile qui couvre la vue ; crampes générales extrêmement douloureuses, portées quelquefois à une violence telle, que les malades périssent au milieu des convulsions les plus atroces : c'est ce que l'on remarque assez souvent dans les grandes épidémies du Bengale, de l'Inde, de la Perse, de Bagdad, etc., surtout chez les ouvriers atteints après avoir été exposés toute la journée à l'ardeur du soleil. Ainsi M. Deville cite une observation de ce genre chez un Mauresque de Visapore, qui mourut au bout de deux heures de convulsions épou-

vantables ; ce malheureux brisa , au milieu de ses tourmens , le pied extrêmement solide d'une table qu'il avait empoignée. Dans ces cas de mort foudroyante , il est très-vraisemblable que la vie est abolie par suite de la suspension ou de la gêne extrême occasionnée par les spasmes dans les fonctions , si nécessaires à la vie , de la circulation et de la respiration ; aussi les cadavres de ces individus moissonnés aussi promptement ne présentent-ils aucune trace de lésion.

Douleurs abdominales vives , diminuant d'intensité par le massage et la pression sur le ventre ; dyspnée ; pouls ordinairement très-petit , filiforme , diminuant encore souvent de calibre au moment où les convulsions sont violentes , mais vibrant toujours jusqu'au dernier instant de la vie ; hocquet dont la persévérance est presque toujours un signe certain de mort ; affaissement subit des forces ; maigreur se prononçant avec une extrême rapidité , même chez les sujets les plus gras ; suppression de la sécrétion urinaire , qui se manifeste dès l'invasion de la maladie et ne se rétablit qu'après la guérison : quelquefois dans les dernières périodes de la maladie le corps se couvre d'un enduit froid , visqueux. Je ne dois pas oublier de dire qu'on a très-souvent remarqué que la maladie se calmait à certaines heures pour se manifester bientôt après avec une nouvelle violence ; chez les Indiens , c'est ordinairement de deux à cinq heures du matin.

Ce qui tend à prouver que le choléra est partout le dernier point des névroses gastro-intestinales , c'est que partout il épargne l'âge de l'enfance , chez qui la diathèse dont j'ai parlé n'a pas eu le temps de s'opérer.

Lorsque les symptômes nerveux n'ont pas une violence à emporter le malade dans les premiers instans , la maladie peut se prolonger vingt , vingt-quatre , trente heures et même plus ; alors on peut suivre sa marche. Dans ce dernier cas , si la mort survient encore , elle paraît être la suite de l'épuisement des forces.

Il y a donc dans le choléra-morbus deux sortes de morts : la première , dans les premiers instans , paraît être le résultat de la violence du spasme , qui abolit instantanément les fonctions de la respi-

ration et de la circulation ; la seconde , au bout de vingt , vingt-quatre , trente heures , semble être l'effet de la perte graduée des forces , qui a lieu soit par la quantité qui s'en use dans les violens efforts convulsifs des vomissemens et des déjections , soit , et bien plus , par la perte immense et presque totale des fluides blancs qui contiennent les principes de la nutrition.

Autopsie. Comme je l'ai dit plus haut , chez les individus morts dans les premières heures de la maladie on ne trouve aucune lésion.

Lorsqu'au contraire la mort est survenue plus tard , les seuls phénomènes constans que l'on rencontre sont : une émaciation surprenante pour un temps aussi court de la maladie , et une contraction extraordinaire de la vessie et sa vacuité complète. Les médecins anglais , dans les nécropsies faites dans l'Inde , n'ont trouvé aucune trace de bile dans le canal alimentaire , mais bien une matière transparente visqueuse , et quelquefois tellement épaissie , qu'elle avait alors quelque ressemblance avec l'argile , dont certains auteurs avaient annoncé l'existence comme cause des phénomènes du choléra-morbus : cette épaisseur , cette viscosité semblerait indiquer un résidu de matières , d'où tout ce qu'il y avait de fluide aurait été exprimé dans les derniers efforts. Tous ces phénomènes et les autres , très-peu constans , tels qu'abondance du sang dans les sinus cérébraux , trace d'inflammation de portions variables des intestins , lésions diverses du foie , de la rate , du pancréas , des reins , ne sont que des effets de la maladie. D'ailleurs , comme le dit très-judicieusement M. Kéraudren : « Les ouvertures de cadavres nous disent ce qui s'est passé dans les derniers temps de la maladie , mais elles ne nous montrent plus les organes tels qu'ils étaient dans le premier stade. »

Nature. C'est une question de la science jusqu'à présent bien obscure ; cependant , si l'on veut considérer attentivement ce qui se passe , ne pourrait-on pas regarder le choléra-morbus comme une *dévi*ation des matériaux de la nutrition ? N'est-ce pas ce que semble vouloir indi-

quer *Arétée*, lorsqu'en décrivant les symptômes du choléra, il dit : *Convulsione impedita vesicæ lotium; quod tamen, cum in intestina humores deriventur, abundare non potest?* Et si cette déviation a un résultat si promptement funeste, n'est-ce pas parce qu'elle a lieu sur l'organe réparateur lui-même, alors interdit de sa fonction? Sous ce point de vue, le choléra-morbus a une analogie frappante avec la phthisurie sucrée; le résultat n'en diffère que parce que, dans cette dernière maladie, l'organe digestif, par une activité extraordinaire, peut réparer en partie les pertes entraînées par l'activité morbide des voies urinaires. Comparons ces deux affections :

Choléra. Sécrétion extraordinaire, à la surface interne du canal digestif, d'une matière très-abondante, aqueuse, douçâtre.

Phthisurie. Évacuation extraordinairement copieuse d'une urine semblable à du petit-lait, sucrée.

Choléra. Ardeur de tout le canal intestinal, vomissemens et déjections presque continuels d'une humeur dont l'évacuation soulage.

Phthisurie. Ardeur de tout le canal intestinal, besoin continuel d'uriner.

Dans l'une et dans l'autre, sentiment de froid à toute la surface cutanée, suppression presque totale de toutes les sécrétions étrangères à l'organe malade, prostration, émaciation.

La différence de siège rend raison de la durée différente de ces deux affections.

Sous le rapport de la constitution, de l'habitation, de l'alimentation, des excès, des maladies, des passions, etc., les causes prédisposantes et les causes déterminantes sont à peu de chose près les mêmes; seulement, dans l'un ou l'autre cas c'est le canal alimentaire, ou l'appareil urinaire, qui est le plus disposé à recevoir l'influence vicieuse.

La nature n'en sera non plus différente, si, comme l'ont définie MM. *Nicolas* et *Gueudeville*, la phthisurie est une déviation spasmo-

dique des sucs nutritifs sur l'appareil urinaire, et si, d'une autre part, l'on peut définir le choléra-morbus la déviation spasmodique des sucs nutritifs sur l'appareil gastro-intestinal.

Peut-être pourrait-on trouver la raison de ces déviations dans le défaut d'assimilation ou dans la perversion et l'exaltation du système absorbant, dont l'activité est déjà si grande dans l'état normal.

« La sensibilité des vaisseaux lymphatiques, a dit feu *Montègre*,
« est susceptible de mille modes ou changemens divers, soit par les
« irritations morbides, soit par les passions : or, les déviations humo-
« rales sont toujours préparées et déterminées au milieu des grands
« troubles de la sensibilité générale.

« Les fluides déviés, par cela seul qu'ils sont étrangers aux nou-
« velles parties qui les reçoivent, doivent les irriter : c'est une des
« lois les plus constantes des corps vivans. »

Contagion. D'après ce que nous venons de dire de la nature et des causes du choléra-morbus, toute idée de contagion est inadmissible, elle est ridicule; à moins qu'on ne voulût admettre la contagion de l'exemple, comme dans l'épilepsie et autres maladies convulsives; ou plutôt qu'on ne pensât que la terreur, que ne peut manquer de produire sur la multitude le terrible spectacle d'un certain nombre d'individus atteints du choléra-morbus, pût devenir une cause occasionnelle et déterminante. En effet, ce genre de passion est un sentiment de froid et d'astriction à la peau qui supprime la transpiration et produit en même temps un resserrement spasmodique de l'épigastre, etc.

Indépendamment de tous ces raisonnemens, l'observation prouve, par de nombreux faits, la non-contagion du choléra-morbus. Dans ce cas, certaines mesures sanitaires seraient non-seulement d'une utilité nulle, mais même encore pernicieuses. Il y a quelques années, deux régimens français, cantonnés auprès de Madrid, virent le choléra-morbus éclater parmi eux avec une certaine violence; aussitôt les régimens changèrent de cantonnement, et aussitôt la maladie cessa. Que

serait-il arrivé, si on eût tenu parqués ces malheureux dans le lieu de leur premier cantonnement ?

Thérapeutique. L'expérience semble prouver que la plupart des choléra-morbus, surtout les moins violens, seraient arrêtés dès le commencement même de l'invasion si, aussitôt qu'ils se manifestent, on administrait l'opium à une dose assez forte : non-seulement l'opium agit comme calmant du système nerveux et modificateur de la vitalité du tube digestif, mais aussi en rappelant à la périphérie la chaleur et en y excitant la formation de la transpiration. Mais il faut soutenir cette médication par tout ce qui peut entretenir ou rappeler la chaleur ou la vie à la peau, point de départ de la maladie, par les frictions sèches, par les bains d'enveloppe très-chauds, ou mieux par les bains de vapeur, si on peut se les procurer sur-le-champ. Les bains de vapeur, employés convenablement, ont généralement réussi en Russie.

Quand on ne peut plus rappeler la chaleur à la peau, que la maladie fait des progrès effrayans, on pourra tenter l'emploi du tartrate antimonie de potasse à hautes doses seul ou combiné avec l'opium. Sans trop pouvoir se rendre compte de la manière d'agir de cette médication, on ne peut nier que dans quelques cas désespérés son emploi n'ait été suivi d'une pleine réussite.

Les violens révulsifs ont été aussi employés quelquefois avec succès. Le fer chaud aux pieds, l'immersion des pieds dans l'eau bouillante, la cautérisation de la surface abdominale, etc.

Une foule d'autres médications ont été indiquées, prônées, mais leur emploi me paraît mériter beaucoup moins de confiance que celui des précédentes.

La convalescence est quelquefois encore un point délicat qui exige la réunion de soins intelligens, de prudence et de coup-d'œil du médecin ; des récidives funestes ont trop souvent donné la mort.

FIN.